

## "Les trains de la misère" dans Le Monde (30 octobre 1945)

**Légende:** Le 30 octobre 1945, le quotidien français Le Monde décrit l'ambiance de désolation qui règne dans les gares allemandes en partie détruites par les bombardements alliés.

**Source:** Le Monde. dir. de publ. Beuve-Méry, Hubert. 30.10.1945, n° 270. Paris: Le Monde.

**Copyright:** (c) Le Monde

**URL:** [http://www.cvce.eu/obj/"les\\_trains\\_de\\_la\\_misere"\\_dans\\_le\\_monde\\_30\\_octobre\\_1945-fr-556a05b8-c7e8-4fa9-b79b-921eca24f18e.html](http://www.cvce.eu/obj/)

**Date de dernière mise à jour:** 14/09/2012

## Les trains de la misère

Une guerre placée sous le signe de l'exode et de la déportation devait naturellement se terminer par de nombreux déplacements de population : retour, rapatriement.

L'heure enfin a sonné où les exilés peuvent songer à rentrer chez eux. Dans toute l'Europe on ne parle que de convois, de transports, et la traversée de l'Allemagne en offre actuellement un bien curieux spectacle.

Le cadre, c'est la gare allemande, restes écroulés de lourds bâtiments modernes ou gothiques qui dressent vers le ciel des pans de murs, amas de pierres et de ferrailles, rails tordus, ponts qui plongent dans les rivières et que remplace une étroite passerelle de bois.

Seuls changent les noms de ces gares. Mais inlassablement aux yeux du voyageur défilent des ruines anonymes qui s'appellent incendie, destruction, châtement.

Seulement, ici, la catastrophe paraît plus récente qu'ailleurs, et bien qu'à travers le brouillard d'une aube terne et la crasse d'un pays minier on puisse voir s'agiter sur le sol, sur les toits, des hommes, des femmes et des enfants qui, en silence, relèvent et se passent de main en main des pierres, le bombardement semble dater d'hier.

A droite, un train qui brûla encombre encore de ses carcasses de wagons ce qui fut le quai d'une gare, plus loin, toutes les vitres d'une verrière sont encore écrasées sur les voies. Les fils électriques forment des lasso, et des torches seules éclairent la nuit, ou bien ces feux de bois qu'allument entre quatre pierres les innombrables réfugiés qui habitent ces lieux d'enfer.

Je dis bien habitent, car ce sont des stations de dix, douze, vingt-quatre heures parfois que doivent faire dans les gares les trains de civils allemands.

Triste spectacle vraiment, et bien assorti au cadre des villes ruinées qui l'entoure, que celui de cette humanité vaincue, transportée dans ce silence et la rancune, spectacle comparable seulement à celui que nous donna durant quelques semaines la France de juin quarante.

Je ne crois pas, en cette longue traversée d'Allemagne avoir rencontré un train de voyageurs. Les civils n'ont droit qu'aux trains de marchandises, en surcharge des wagons déjà pleins. Si bien qu'on croise de noirs amas de houille couverts de corps grelottants, transis de froid par l'air humide de la nuit, raidis, s'éveillant avec peine dans le brouillard, ou bien des trains de madriers entre lesquels roulent et s'endorment des corps d'enfants et de femmes vêtues de pantalons masculins, à peine distinctes de leurs compagnons, eux couverts des uniformes verts ou gris de la Wehrmacht « démobilisée » !

Mais les Allemands sont loin d'être seuls en Allemagne.

Autour d'eux, devant eux, circule tout ce qu'une guerre mondiale peut laisser derrière elle comme troupes d'occupation et civils en exil.

Priorité, naturellement, est donnée aux trains américains : wagons scellés, boys confortables et indifférents.

Priorité aussi aux trains russes des soldats de l'armée rouge, que couvrent des bâches ornées de drapeaux, d'inscriptions et des inévitables portraits de Staline et de Molotov. Des femmes en casquette plate chantent et fument avec les hommes, et saluent. Ou bien elles jouent aux cartes, étendues sur la paille.

Viennent ensuite les trains étrangers. Pour se reconnaître, ils battent pavillon, comme les bateaux sur la mer. Ils se croisent, se font signe, s'éloignent.

Quant à l'itinéraire, il est au fond des cœurs. Chacun après en avoir longtemps caressé le rêve, avec fidélité, ténacité, regagne son gîte : rapatriement.

En une journée, nous croisons des Bulgares, des Polonais, des Belges. Et, plus haineux, plus désespérés que tous, ceux qu'on déporte encore : les Allemands qu'on évacue de la région des Sudètes.

Gares de triage pour marchandise humaine... Au passage des ponts (ô fragiles ponts de bois !) par ordre de fortune, de chance ou d'honnêteté, vaincus, faibles ou puissants, tous les peuples d'Europe font la queue !

On ne peut s'empêcher de penser à ce que devient le destin d'un homme – et la vie d'un malade – pris dans l'inextricable réseau de ces déplacements, livré depuis des mois au hasard d'un voyage de retour dépendant aussi bien de l'humeur d'un chef de gare que de l'habileté d'un diplomate.

Ainsi, sur une voie de garage, un long train en attente dont descendent des femmes aux amples jupes et qui, tristement, peignent leurs longs cheveux qu'elles piquent d'épingles de cuivre, porte la marque de son histoire : *Deportati romani*. Puis, à la craie, cet itinéraire : Dachau – Berlin – Praha – Bucaresti.

Mais Bucarest est loin, et les corps étendus sur la paille sont squelettiques...

On longe des fourgons où se battent des bêtes, d'autres chargés de prisonniers allemands dont les barreaux, à hauteur d'homme, laissent voir les lèvres et les yeux effacés, ou seulement les mains sales. Quelquefois, c'est la vie calme qui continue, tel ce wagon qui est une étable, avec des poules, des vaches propres qu'une paysanne est occupée à traire, et deux enfants à cheveux roux qui boivent du lait.

Des relations se nouent, de quai à quai, au gré des rencontres. La conversation peut très bien s'engager, car nous faisons du cinq à l'heure. Nous croisons un autre train sanitaire.

- *Croix-Rouge*, crie-t-on. *D'où venez-vous ?*
- *De Paris. Sur Varsovie. Et vous ?*
- *Suisses. De Berne. Vers Prague.*

Chaque pays organise et arme son convoi, puis le lance au secours des siens, vivant par lui-même sur les provisions qu'il transporte, craignant les corsaires ou écumeurs de gares. Toutes les mésaventures sont à craindre, dont la plus grave – et la plus fréquente – est de se laisser chiper sa locomotive.

Les wagons, eux aussi, sont en rupture de bans. On reconnaît encore les voitures qui se suivent sans se ressembler. On y lit : Belgique – Deutsche Reichsbahn – S.N.C.F. (qu'accompagne cette utile recommandation : *ne doit pas sortir de France*) et, sur tout cela, en fraîche peinture blanche, le signe de réquisition, marque du vainqueur : Allied Forces.

Il ne faudrait pas croire qu'un excès de fatigue ou une commune misère fassent oublier à ces Européens leurs amitiés ou leurs rancunes. Au contraire, il s'agit plus que jamais de reconnaître ses alliés. Ici on comprend vraiment le sens du mot : compatriotes. On se lance de train à train, de quai à quai, de voie de garage à voie de garage des signes d'amitié ou des regards chargés de haine. Les Tchèques se souviennent de Munich, les Polonais de Varsovie...

Pourtant, la Croix-Rouge, une fois de plus, joue son rôle charitable. Quelle chance providentielle, sur ces chemins de misère, dans ces gares détruites, que la rencontre d'un train sanitaire : médecins – infirmières – pharmacie !

A chaque arrêt, les malades et les blessés se pressent en un instant à l'entrée de nos wagons. *Français ? Peut-on monter ?* crie-t-on dans toutes les langues. Point n'est besoin de comprendre, il suffit de dire oui.

Alors s'étaient des blessures qui suppuraient encore, reçues aux champs de bataille qui se sont tus. Il semble que l'honneur en soit comme éteint depuis que la guerre est finie.

En un quart d'heure on ouvre pour la dixième fois un international panaris et cet abcès du talon que prennent

dans tous les pays les enfants qui courent nu-pieds sur les voies.

Une femme nous présente son enfant malade. « *C'est grave*, dit le major. *Il faudra voir un médecin dès l'arrivée.* » Mais un interprète de fortune traduit la réponse : elle dit qu'elle n'est pas près d'arriver, et qu'il n'y a pas de médecins dans son pays...

Les soldats russes qu'on a soignés font l'étalage de leurs médailles, leur grande fierté, lourdes médailles rondes d'argent ou de bronze qu'ils portent au bas de rubans bleu ciel : Finland – Stalingrad, et les soldats polonais, avant de vous baiser la main, rassemblent pour un salut princier deux talons sans souliers. On court encore derrière le convoi qui s'ébranle. Prosze, prosze, aspirine ? L'aspirine, c'est un très beau cadeau.

C'est pourtant sur une vision moins triste que nous quittons la gare. Ici stationne un train italien, uniformes fantaisistes, drapeaux et fleurs fanées, banderoles, larges sourires. (Amis de tout le monde, les soldats italiens !)

L'un d'eux, en guise d'adieu, lance dans une langue qui mêle, aussi, tous les idiomes, l'inutile explication de ce remue-ménage, ce qui fait l'unique souhait d'un monde à bout de forces : *Fertig guerra. At home !*

Anne Jacques.